

Savoirs féminins, savoirs féministes, savoirs situés

Politiques féministes et constructions des savoirs. « Penser nous devons » !, de Maria Puig de la Bellacasa, L'Harmattan, « Ouverture philosophique », 258 p.

Isabelle Boisclair

Numéro 247, hiver 2014

Féministes ? Féministes !

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71112ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boisclair, I. (2014). Savoirs féminins, savoirs féministes, savoirs situés / *Politiques féministes et constructions des savoirs. « Penser nous devons » !*, de Maria Puig de la Bellacasa, L'Harmattan, « Ouverture philosophique », 258 p. *Spirale*, (247), 68–70.

MICHELINE DUMONT — Oui, que faut-il penser de ces controverses entre féministes ? D'abord, il faut dire qu'elles ont caractérisé ce mouvement depuis le début. Il est faux de prétendre, comme dans certains milieux, que naguère les féministes étaient unanimes. Les féministes ont toujours eu comme objectif de modifier le statut des femmes, mais elles ont divergé d'opinion sur de nombreuses questions. Elles se sont opposées sur le suffrage féminin, sur le travail salarié des femmes, au début du xx^e siècle ; sur l'avortement, sur le patrimoine familial, sur le salaire au travail ménager, durant les années 1970 ; sur les programmes d'accès à l'égalité, sur les travailleuses du sexe, sur les quotas en politique, et j'en passe. Au début des années 1980, des avis discordants s'exprimaient sur les décisions gouvernementales. « *Concertez-vous ou taisez-vous* », avait écrit un éditorialiste. Les féministes lui avaient répondu : « *Nous nous concertons, monsieur l'éditorialiste : pour ne pas nous taire!* » Ces controverses constituent une illustration sans pareille du cheminement des femmes sur la voie de la démocratie, de l'égalité et de la liberté. Comme le dit Marie-Blanche Tahon, une sociologue de l'Université d'Ottawa, les controverses entre hommes sont quotidiennes dans l'espace politique. Elles ne nous étonnent pas. Ces controverses constituent la politique et, d'une certaine façon, l'histoire.

SPIRALE — En terminant, que souhaitez-vous pour les historiennes qui commencent aujourd'hui leurs parcours ?

MICHELINE DUMONT — Il y a maintenant beaucoup d'étudiantes en histoire. Feront-elles avancer l'histoire des femmes ? Je le souhaite vivement. Je n'ai qu'un conseil à leur donner. Posez quelques questions à vos professeurs et professeuses sur l'histoire des femmes. S'ils ne savent pas quoi répondre, changez de professeur! 

Quelques ouvrages de Micheline Dumont :

COLLECTIF CLIO, *Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, seconde édition, revue, corrigée et augmentée, Montréal, Le Jour, 1992.

En collaboration avec LOUISE TOUPIN, *La pensée féministe au Québec : anthologie, 1900-1985*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2003.

Le féminisme québécois raconté à Camille, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2008.

Pas d'histoire, les femmes !, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2013.

1. Micheline Dumont, « Un champ bien clos : l'histoire des femmes au Québec », *Atlantis. A Women's Studies Journal/Revue d'études sur les femmes*, « *Feminism and Canadian History* », vol. 25, n° 1, Fall/Automne 2000, p. 112-118.

2. Joan Wallach Scott, *Gender and the Politics of History*, New York, Columbia University Press, 1988. Voir surtout le chapitre 2 : « *Gender and the Politics of History* ». On doit noter que le concept de « *gender* », dont Scott a approfondi la signification, circulait depuis 1975. Texte de la traduction française du chapitre de Scott dans *Les Cahiers du GRIF*, n° 37/38, 1988, p. 141.



Savoirs féminins, savoirs féministes, savoirs situés

PAR ISABELLE BOISCLAIR

POLITIQUES FÉMINISTES ET CONSTRUCTION DES SAVOIRS.

« *PENSER NOUS DEVONS* » !

de Maria Puig de la Bellacasa

L'Harmattan, « Ouverture philosophique », 258 p.

Reprenant une injonction lancée par Virginia Woolf dans *Trois guinées* (1938), *Penser nous devons !*, Maria Puig de la Bellacasa invite à une réflexion en profondeur sur les transformations des savoirs survenues à la suite de l'arrivée des femmes, puis des féministes, dans le champ des sciences, enfin sur la façon dont ces transformations affectent la constitution des savoirs eux-

mêmes. Le premier pas critique sur ce sentier de la constitution des savoirs implique la reconnaissance, au premier chef, que les « *savoirs produits [jusqu'ici l'ont été] en l'absence des femmes* » et que cela constitue un problème. Un problème qui fait en sorte que les savoirs ainsi produits sont incomplets, partiels aussi bien que partiels. Pourtant, la partialité est une accusation bien plus

souvent lancée aux féministes qu'à tous les autres chercheurs, auxquels on accorde l'alibi de la neutralité! Associé à la recherche, l'engagement est souvent l'objet de soupçon. Si c'est engagé, c'est biaisé, donc ce n'est pas neutre. Et la science *doit* être neutre : neutralité et objectivité sont les maîtres mots de l'idée même de science. Or cette conception du savoir scientifique, en plus de « *ni[er] le caractère politiquement et socialement situé* » de toute recherche, a servi à « *inférior[iser], minoris[er] [...] l'émotif, l'affectif, le subjectif* », c'est-à-dire tout ce qui est symboliquement associé au féminin et qu'une pensée hétéro-normative considère comme intrinsèque aux femmes ; a servi, ainsi, à tenir les femmes éloignées du savoir. Mais ces dernières ont finalement été scolarisées et elles ont appris à penser. Et que se passe-t-il lorsqu'une femme rationnelle détecte de l'irrationnel dans un argument se voulant rationnel? En tout cas, Virginia Woolf, elle, « *soupçonne ces messieurs de ne pas avoir été objectifs* », alors même qu'en vertu de leurs théories, elle « *était censée croire à son "infériorité intellectuelle, morale et physique"* » ! Ces incidents révèlent que savoir et pouvoir sont

sociale des femmes ». Intéressant n'est-ce pas, que cette discipline paraisse l'une des plus « objectives » et qu'elle ait malgré tout laissé place à l'expression de telles subjectivités..., que les recherches sur les différences biologiques entre hommes et femmes parvenaient *toujours* à prouver que celles-ci étaient inférieures à ceux-là? De telles subjectivités qui parvenaient toujours à justifier, en fait, la discrimination sexiste, à conforter l'idéologie patriarcale... « *La* » femme est un « *animal très discuté, un objet d'étude* », remarquait Virginia Woolf ; aussi bien dire un dispositif utilisé pour déployer sa propre position surplombante : « *trop souvent, le pouvoir de devient le pouvoir sur* ».

En plus d'avoir été reléguées au rang d'objet d'étude, les filles ont été littéralement sacrifiées sur l'autel du savoir : c'est sur leur dos que les hommes ont pu établir, puis faire fructifier, des traditions littéraires, scientifiques, historiennes, etc. Ce sacrifice a pris des formes bien tangibles, que l'essai de De la Bellacasa rappelle : « *les sorcières ont été brûlées pour s'être permis de guérir "sans avoir étudié"* ». Quelle hérésie : l'expérience millénaire des femmes, ici, était mise en compétition avec le savoir institué des hommes ! Plus que tout autre, cet exemple atteste que « *l'expérience des femmes a été invalidée par des règles qui n'ont de scientifique que le nom, qui imposent comme savoir universel ce qui n'est qu'un préjugé de sexe* », voire qu'un privilège de sexe.

C'est également ce sacrifice des filles qu'évoque Virginia Woolf, dans *Trois guinées* (traduit de l'anglais par Viviane Forrester, Éditions des femmes, 1977), à travers cette métaphore du « Fonds pour l'Éducation d'Arthur ». Toutes les sommes versées à ce Fonds, souligne-t-elle, constituaient autant de ressources qui n'étaient *pas* mises au service des filles : « *leur part de tout cela est allée à leurs frères* ». C'est à ce prix qu'a été rendue possible l'éducation des garçons, l'acquisition de leur pouvoir, puis la production d'une lignée de « *grands hommes* » fondant l'illusion de leur génie naturel — lignée souvent soumise en « *preuve* » de leur supériorité *a posteriori*.

SAVOIR ET EXPÉRIENCE DES FEMMES : UN STANDPOINT PARTICULIER

C'est précisément en réponse à l'effacement du savoir des femmes et de leurs expériences dans l'élaboration de la science que fut élaborée la notion de *standpoint*. Qu'il s'agisse de Nancy Hartsock, Hilary Rose, Dorothy Smith ou Patricia Hill Collins, toutes invitent à prendre en compte « *un savoir construit en partant des vies matérielles des femmes en tant qu'expériences historiquement négligées ou obscurcies* », en d'autres mots, un savoir situé.

De la Bellacasa dresse une synthèse de la constitution de ces théories du *standpoint* en même temps qu'elle en identifie les possibles écueils et qu'elle passe en revue les principales critiques qui lui ont été adressées — il s'agit

En plus d'avoir été reléguées au rang d'objet d'étude, les filles ont été littéralement sacrifiées sur l'autel du savoir : c'est sur leur dos que les hommes ont pu établir, puis faire fructifier, des traditions littéraires, scientifiques, historiennes, etc. Ce sacrifice a pris des formes bien tangibles, que l'essai de De la Bellacasa rappelle...

liés. Or, « *que le savoir soit politique et qu'il implique du pouvoir est peut-être une banalité, mais dans le mouvement féministe, ce problème a pris une importance pratique de premier ordre* ».

LE SACRIFICE DES FEMMES DANS L'ÉDIFICATION DE SAVOIRS

C'est à réfléchir à ces liens entre pouvoir et savoir que De la Bellacasa nous invite dans son essai *Politiques féministes et construction des savoirs*. « *Penser nous devons* » ! Habilement, l'auteure choisit de privilégier l'exemple de la « *biologie* ». Ce choix n'est bien évidemment pas innocent : « *le "biologique", au-delà de signifier l'objet d'une pratique ou discipline scientifique particulière, est l'alibi qui a longtemps justifié en Occident la discrimination*

là d'une posture que la distance temporelle permet aujourd'hui, les premières propositions datant de la fin des années 1980 et les premières critiques, d'une dizaine d'années plus tard. Trois parties structurent son essai. La première, « *Inscriptions* », historicise la question des « *politiques du savoir basées sur un positionnement non essentialiste* » ; la deuxième discute des « *Tensions* » entre engagement et science, et de la façon dont le premier affecte la seconde. Dans « *Positions* », l'auteure réfléchit aux implications de la théorie du *standpoint*, à ses possibles politiques et scientifiques.

Si les sources sont multiples, toutes « *s'accordent autour d'une idée politique et non-essentialiste du positionnement féministe* ». De la Bellacasa soulève à ce propos l'apparente contradiction entre affirmation d'une position féministe et déni d'une essence, et donne des outils pour la dissoudre. Elle souligne que le rappel, politiquement manié, d'une subjectivité forgée depuis une condition —

Il se pourrait bien que les études féministes aient provoqué une petite révolution au cœur des sciences, qui amène chacun-e à se situer face à son discours, aux visées qu'il/elle poursuit par sa recherche, les hypothèses soutenues, les méthodes employées. Et cette révolution n'est rien de moins qu'un tournant éthique.

sexuée — élaborée matériellement dans et par l'histoire ne correspond en rien à l'assignation extérieure d'une identité de sexe/genre (femme féminine) justifiée par des critères objectifs (spécificité de l'appareil reproducteur). Or, c'est précisément ce point de vue de femmes, fondé sur cette expérience qui leur est impartie en regard de leur condition femelle, qui constitue un *savoir situé*. De là, est défendue — au sens manifeste du terme — l'idée de déployer un point de vue à mettre en action : « *un standpoint construit à partir de la vie matérielle des femmes en tant que groupes subordonnés dans des sociétés marquées par les clivages hiérarchiques de race, sexe et classe, offre une perspective sur le "réel" des rapports sociaux qui permet de découvrir des aspects du monde social et naturel rendus invisibles sous/par une vision dominante* ». Aussi, bien plus que de nier toute idée de différence, il s'agit plutôt d'apprendre à bien la manier : « *que le sexe des personnes ne soit pas pris en compte là où ce n'est pas pertinent, ET reconnaître des différences là où il est nécessaire et pertinent d'en tenir compte* ».

L'affirmation du *standpoint* s'inscrit donc en faux contre ce principe de neutralité de la science. Plus encore : à la suite de Harding, De la Bellacasa soutient qu'« *une recherche politisée améliore l'objectivité* ». Encore faut-il pour cela que le *standpoint* soit énoncé. Or, non seulement le *standpoint féministe* est le plus souvent avoué, son programme est connu : en l'occurrence, il vise à établir une plus grande équité dans la société, notamment en passant par l'égalité des sexes. On le voit, un biais avoué n'est déjà plus un biais : c'est une affirmation, un *statement*, un *standpoint*.

Outre le retour à l'essentialisme, un autre danger guette ces entreprises de valorisation des savoirs situés liées au *standpoint* féministe : le risque de réduction de cette « *expérience située* » à une seule et unique expérience, contre la prise en compte de la diversité des expériences. Ce problème trouve sa réponse dans la notion d'intersectionnalité, laquelle incite à concevoir les nombreuses intersections qui, articulées les unes aux autres, font de chaque sujet un sujet unique, non réductible, donc, à un seul des traits qui le composent. Mais plutôt que de promouvoir l'atomisation, rappel est fait, à travers cette notion, de la pertinence du critère « *collectif* » dans l'identification de *standpoints*. Car la lutte est politique. Ce qu'il faut, c'est « *construire des horizons communs pour des expériences divergentes* ». L'auteure nous laisse en nous donnant à réfléchir sur le caractère « *provisoire* » de toutes les positions.

Il se pourrait bien que les études féministes aient provoqué une petite révolution au cœur des sciences, qui amène chacun-e à se situer par rapport à son discours, aux visées qu'il/elle poursuit par sa recherche, les hypothèses soutenues, les méthodes employées. Et cette révolution n'est rien de moins qu'un tournant éthique. Car ce qui est discuté, en fin de compte, et c'est fondamental, c'est « *la capacité ou pas des sciences à donner accès au réel* ». Et dans ce contexte, « *quel réel ?* » m'apparaît être une question éthique.

CODA

Au fil de la lecture de l'essai de De la Bellacasa, on se surprend à vouloir mettre ce livre dans les mains de toutes les personnes qui, dans les officines des « *organismes subventionnaires* », auront un jour à « *évaluer* » un projet de recherche dont l'ancrage est féministe... On se surprend à rêver que ces personnes prennent la mesure de « *la sensibilité affective et politique* » de ces projets de recherche, qu'ils les évaluent à l'aune des valeurs qui les mobilisent plutôt qu'en termes de « *livrables* » et autres « *retombées* »... Car le projet féministe est un appel. Un appel à l'équité qui dépasse la seule condition féminine. Un nouvel humanisme en somme, qui serait dépourvu de centre — de tous les centrismes — et qui exige que chacun-e voie non seulement à ne pas se laisser dominer ou effacer par l'autre, mais à ne pas dominer ni effacer l'autre. À cela, penser nous devons ! Solidairement. ─